

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendaient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettaient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il fallait ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misère et dans l'anarchie une vaste contrée dont on s'était promis de si grands avantages. Le sénat britannique prit enfin en 1728 le parti de rendre ce beau domaine à la nation, et d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 liv. de dédommagement. Granville seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenu dans son huitième, situé sur les confins de la Virginie; mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement anglais, tel qu'il se trouvait déjà établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut substitué à l'arrangement bizarre que, dans des temps d'une extrême corruption, des favoris insatiables avaient arraché à un monarque indolent et faible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de *Caroline méridionale* et de *Caroline septentrionale*.

xv.
Ce que les
deux Caro-

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents milles sur la côte, et environ deux

cents milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes et fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingt ou cent milles de la mer, et il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages et au milieu des pins qu'y a irrégulièrement jetés la nature, se nourrissent d'une herbe forte et grossière quelques moutons dont la chair et la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à cornes qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paraissent s'être perfectionnés.

lines ont de
commun.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont navigables. Elles le seraient dans un plus long cours, sans les rochers et les chutes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, et les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement, dans les mois de juillet, août, septembre et octobre, règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles mêmes, et trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

xvi.
Ce qui
distingue la
Caroline sep-
tentrionale.

La Caroline septentrionale est une des plus grandes provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cèdres; ce qui annonce un terrain ingrat; et semées par intervalles d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignèrent sans doute les Anglais de la Caroline septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation poussaient dans cet autre hémisphère n'y portait sa misère ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds sans aveu, sans lois, sans projets, s'y fixèrent. Mais, avec le temps, les terres devinrent rares dans les autres colonies; et alors les hommes qui n'étaient pas en état d'en acheter refluèrent dans une région qui leur en offrait gratuitement. On voit aujourd'hui dans la province,

selon le congrès, trois cent mille âmes, où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglais, peu sont Irlandais, peu sont Allemands. La plupart ont une origine écossaise; et il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fièrement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion; et les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montraient dans leurs manières la politesse des cours sans en avoir les vices; dans leur maintien une fierté qui leur était inspirée par la noblesse de leur origine; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avait pas fait des machines, et que la nature de leur sol et de leur climat ne les appelait que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avaient de très-longes loisirs. C'était la chasse, c'était la guerre, c'était la danse qui les consumaient, ou, à leur défaut, des conversations animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étaient musiciens. Des écoles s'ouvraient partout pour la jeunesse. Sous chaque toit on trouvait au moins un historien pour rappeler les grands événemens, et un poète pour les chanter. Les lacs, les forêts, les antres, les catactes, la majestueuse grandeur de tous ces ob-

jets qui les entouraient donnait de l'élévation à leur esprit, jetait une teinte de mélancolie sur leur caractère, et entretenait un enthousiasme sacré au fond de leur âme. Ces peuples s'estimaient sans mépriser les autres nations. Leur aspect imposait à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyaient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentait était reçu avec une affection simple et cordiale. Ils conservaient long-temps le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendaient commune à tous. Après un combat ils pansaient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtait la crainte. Ils croyaient aux esprits. Si l'éclair brillait pendant la nuit, si le tonnerre grondait sur leur tête, si l'orage brisait les arbres autour de leurs maisons et en ébranlait la couverture, ils imaginaient qu'un héros oublié leur reprochait leur silence. Ils prenaient leurs instrumens; ils entonnaient un hymne en son honneur; ils l'assuraient que sa mémoire ne finirait plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutaient foi aux pressentimens et à la divination. Tous se soumettaient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeaient point et ne pouvaient changer. Les Écossais formaient un grand nombre de tribus appelées *clans*, dont chacune

portait un nom différent, et vivait sur les terres d'un seigneur particulier. C'était le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendaient tous, sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château était comme un bien commun où chacun était assuré de trouver un accueil honorable, où chacun accourait au bruit d'une guerre. Tous révéraient dans leur chef leur propre dignité; tous aimaient leur sang dans les autres membres de la confédération. Tous supportaient patiemment leur sort, parce qu'il n'avait jamais rien d'humiliant. De son côté, le chef était un père commun, autant par reconnaissance que par intérêt.

Cet ordre de choses subsista pendant une longue suite de siècles sans la moindre altération. A la fin, les seigneurs contractèrent l'habitude de passer une grande partie de leur vie en voyages à Londres ou à la cour. Ces absences répétées détachèrent d'eux des vassaux qui les voyaient moins et qui n'en étaient plus secourus. Alors des hommes qu'aucun lien d'affection ne retenait plus dans leurs stériles et sauvages montagnes se dispersèrent. Plusieurs allèrent chercher une autre patrie dans plusieurs provinces américaines. Le plus grand nombre se réfugia dans la Caroline septentrionale.

Ces colons sont rarement rassemblés. Aussi sont-ils les moins instruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart

vivent épars sur leurs plantations, sans ambition et sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, et rarement sont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement anglais, les lois n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domestiques sont meilleures que leurs mœurs sociales; et il est presque sans exemple qu'un homme ait eu quelque liaison avec une esclave. C'est le porc, c'est le lait, c'est le maïs qui font leur nourriture; et l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une passion démesurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux qu'un sort errant jeta sur ces sauvages rives se bornaient à couper du bois qu'ils livraient aux navigateurs qui se présentaient pour l'acheter. Bientôt ils demandèrent au pin, qui couvrait le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisait d'ouvrir dans le tronc de l'arbre des sillons qui, prolongés jusqu'à son pied, aboutissaient à des vases disposés pour la recevoir. Voulaient-ils du goudron, ils élevaient une plate-forme circulaire de terre glaise, où ils entassaient des piles de pins: on mettait le feu à ce bois, et la résine en découlait dans des barils placés au-dessous. Le goudron se réduisait en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisait bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jetait en fusion. Avec le temps, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un

peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur; et aux Indes occidentales beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, et plusieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations de la colonie ne passaient pas douze ou quinze cent mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique, qui lui portaient en échange des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglais, qui lui fournissaient son vêtement, les instrumens de sa culture, et quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires destinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que seize pieds d'eau abordent à cette ville, bâtie presque à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilginton, sa capitale, placée plus haut sur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

La Caroline méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline septentrionale, mais en moindre quantité.

xvii.
Ce qui
distingue la
Caroline mé-
ridionale.

Elle a principalement tourné ses travaux vers le riz et vers l'indigo.

Le riz est une plante assez semblable au blé par son port, la couleur, la forme et la disposition de son feuillage. La panicule qui termine la tige est composée de petites fleurs distinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, six étamines, et un pistil surmonté de deux styles. Ce pistil devient une graine blanche, très-fari-neuse, couverte de deux écailles intérieures, qui sont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aspérités, et relevées de plusieurs côtes saillantes dont la moyenne se termine par une arête ou barbe assez longue. Cette plante ne se plaît que dans les terrains bas, humides, même marécageux, et un peu inondés. L'époque de sa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Égypte s'en occupa dans les premiers temps, malheureusement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit la contrée la plus malsaine du monde connu, sans cesse ravagée par des épidémies, et constamment affligée de maladies cutanées qui passèrent de cette région dans les autres, où elles se sont perpétuées pendant des siècles, et où elles n'ont cessé que par la cause contraire à celle qui les avait produites, le dessèchement des marais, la salubrité de l'air et des eaux. La Chine et les Indes orientales doivent éprouver les mêmes calamités, si l'art n'oppose des préservatifs à la nature, dont les bienfaits sont

quelquefois accompagnés de maux, ou si la chaleur de la zone torride ne dissipe promptement les vapeurs humides et malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui est connu, c'est que celles du Milanais n'offrent que des cultivateurs livides et hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la manière dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais, soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre, toujours est-il certain que le sol semblait l'appeler. Cependant il se multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportait en Espagne et en Portugal, où s'en faisait la consommation, retiraient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendait-elle les frais de culture. En 1730 une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finistère. Quelques années après, elle la permit aux Indes occidentales; et alors la province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, et le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des nègres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'Océan les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, et enfin

dans la Caroline méridionale. Dans cette province, les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très - inférieure ; mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter avec le temps les Espagnols et les Français dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol, sur l'abondance et le bon marché des subsistances, principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux, et d'y semer l'indigo comme le blé, tandis que dans les Indes occidentales c'est l'esclave qui prépare les terres, c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivait jamais, la Caroline méridionale, qui compte actuellement deux cent cinquante mille habitans moitié blancs, moitié noirs, et dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline septentrionale, s'élevèrent en 1769 à 10,601,336 livres, la Caroline méridionale verrait bientôt doubler sa population et ses cultures. C'est déjà la plus riche de toutes les provinces du continent septentrional. Aussi le goût des commodités y est-il général ; aussi les dépenses s'y élèvent-elles jusqu'au luxe. Cette magnificence se faisait surtout remarquer naguère dans les enterremens. On y rassemblait le plus grand nombre de citoyens qu'il était possible ; on leur

servait des mets recherchés ; on leur prodiguait les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vases précieux qu'on avait ajoutés ceux des parens, des voisins, des amis. Il était ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les sanglans et ruineux dé mêlés des colonies avec leur métropole ont mis fin à ces profusions, mais sans abolir un usage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établissement, les ministres de la religion imaginèrent de louer indistinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles qui termineraient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges, mais la rétribution plus ou moins forte qui devait suivre l'oraison funèbre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquait dans nos contrées de la prière, le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquait dans l'autre hémisphère de la louange pour les morts.

Était-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affaiblir l'horreur du vice, et de corrompre dans les esprits les vraies notions de l'une et de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien que l'impudence d'un orateur évangélique préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches ; un mauvais père, un fils ingrat, des époux dissolus, et plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant

avait précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser ?

La Caroline méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; elles sont en même temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la rivière de Black, est encore peu de chose ; mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux et les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, et qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit est semé de rescifs et embarrassé par un banc de sable ; mais avec le secours d'un bon pilote on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles ; et les navires de trois cent cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley et de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, et quelques édifices publics qui passeraient pour beaux en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions

de la colonie qui doivent être exportées et de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide et y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre ; et celles dont elle paraît s'occuper un peu sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du sud ; mais elle n'a pas vu ou assez vu jusqu'où la culture de l'olivier et de la soie pourrait pousser sa fortune. Ni l'une ni l'autre n'ont défriché le quart du terrain qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures et à une plus grande population. Alors sans doute il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existerait pas de trace, si les réfugiés français n'y avaient porté une manufacture de toiles.

Entre la Caroline et la Floride est une langue de terre qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu à peu une largeur de cent cinquante milles, et a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au nord par la rivière de Savannah, et au midi par la rivière d'Alatamaha.

- Depuis long - temps le ministère britannique

xviii.
Par qui, à
quelle occasion et de
quelle manière fut
fondée la
Géorgie.